

L'Abeille

de la Nouvelle-Orleans
Journal Hebdomadaire
Fondé le 1er Septembre 1827
Publié par le Times-Picayune Publishing Co., au Times-Picayune Building, Square Lafayette, Nouvelle-Orleans, La., 7-1 Square Main 4100.
Carriés à la Poste de la Nouvelle-Orleans, La., comme matière de deuxième classe, conformément à l'acte du 3 Mars, 1879.
En Louisiane et au Mississippi, par an \$2.00
Pour les Etats-Unis, un an \$3.00
Par mois \$0.25

LES YEUX QUI SOUVRENT

La demande de moratorium récemment présentée par l'Allemagne n'a surpris en France que les âmes charitables, les esprits naïfs et les hommes de parti pris qui se refusent obstinément à admettre la duplicité proverbiale et à fixer leurs regards sur les habiles roueries de nos ennemis d'hier.

Les autres ne s'étaient pas fait la moindre illusion sur les desseins du vaincu, visiblement décidé à éluder d'abord et à rompre ensuite le pacte signé à Versailles. Instruits par les enseignements de l'histoire et l'expérience d'un passé récent, ils avaient pu mesurer les abondances et douloureuses ressources de l'astuce allemande; ils avaient dénoncé l'impudence de ses procédés de conciliation et de bienveillance pour contraindre à la reconnaissance et à la satisfaction de nos droits la volonté d'un peuple, depuis longtemps courbé sous le culte exclusif de la force.

La nouvelle carence de l'Allemagne était prévue et cataloguée dans la série des inevitables opérations inhérentes au plan conçu par nos voisins de l'est pour atteindre leurs fins: révision progressive du Traité de Versailles, en attendant et en préparant l'heure de son abolition totale par la revanche militaire.

Pour réaliser cet objectif suprême, l'Allemagne vaincue ne peut s'affranchir de ce facteur indispensable à toute vaste entreprise humaine: le temps. "Gagner du temps", tel est, à l'heure présente, le but essentiel de ses constantes et savantes efforts. Ils n'ont pas été vains, il faut le reconnaître. La longue et fastidieuse série de conférences, des accords, des commissions, des conseils suprêmes et autres en sont un éclatant et déplorable témoignage, non moins que les amputations successives infligées à notre pauvre créance.

Les délais ainsi obtenus ont été intelligemment et ardemment mis à profit par nos voisins d'outre-Rhin. Les voyageurs qui visitent et étudient l'Allemagne d'après-guerre, et notamment les régions rhénanes, en reviennent profondément impressionnés par la puissance industrielle et l'activité productive incessamment accrues de nos ennemis d'hier. Les marks-papier, très libéralement octroyés par le Reich à titre d'indemnité aux industriels évincés de notre Lorraine recouvrée, n'ont jamais connu l'ombre et le mystère du "bas de laine," ni la patriotique conversion en "Bons du Trésor." Immédiatement transformés en créations nouvelles ou en développement des moyens préexistants ils ont reconstruit et accru la force industrielle et commerciale du vaincu au détriment du vainqueur.

Sous l'aiguillon d'impérieuses nécessités, le puissant instinct d'association et l'esprit d'organisation méthodique qui caractérisent la race germanique ont conduit les grands féodaux de l'industrie et de la finance à des ententes particulièrement redoutables. Les Stinnes, les Thyssens, les Haniel, les Krupp, etc., se dressent, unis, devant l'Europe occidentale et orientale dans la puissance incomparable d'une expansion économique essentiellement basée sur les efforts réglés d'une main-d'œuvre laborieuse, vigoureuse, disciplinée, et en quelque sorte, débordante. En dépit des vicissitudes passagères de l'heure présente, l'avenir, disent-ils, audacieusement, appartient à cette population en progression continue, dont les nombreux enfants grouillent, pour ainsi dire, dans les rues et les carrefours des cités entassées et dans le libre espace des champs scientifiquement cultivés. Il suffit, pensent-ils, de gagner patiemment, laborieusement, adroitement, l'heure prochaine ou la lassitude d'un peuple qui ne transmet la vie que très parcimonieusement et la faiblesse d'un pouvoir qui a horreur des complications, permettront toutes les tentatives.

En attendant, une presse abondante et richement dotée, des conférenciers adroits, des tracts multipliés, en un mot, une propagande largement articulée, s'active à la survivance et au développement de ce dessein fixé, enraciné dans les esprits et les coeurs allemands la revanche militaire. Et pour ne négliger aucun facteur des succès escomptés, l'Allemagne ouvre toute grande aux expatriés de Russie les portes de son territoire, de ses universités, de ses instituts techniques, industriels et commerciaux, œuvres humanitaires, sans doute, mais aussi placements d'économies avisées et vues profondes de stratèges avertis.

En attendant, une presse abondante et richement dotée, des conférenciers adroits, des tracts multipliés, en un mot, une propagande largement articulée, s'active à la survivance et au développement de ce dessein fixé, enraciné dans les esprits et les coeurs allemands la revanche militaire. Et pour ne négliger aucun facteur des succès escomptés, l'Allemagne ouvre toute grande aux expatriés de Russie les portes de son territoire, de ses universités, de ses instituts techniques, industriels et commerciaux, œuvres humanitaires, sans doute, mais aussi placements d'économies avisées et vues profondes de stratèges avertis.

En attendant, une presse abondante et richement dotée, des conférenciers adroits, des tracts multipliés, en un mot, une propagande largement articulée, s'active à la survivance et au développement de ce dessein fixé, enraciné dans les esprits et les coeurs allemands la revanche militaire. Et pour ne négliger aucun facteur des succès escomptés, l'Allemagne ouvre toute grande aux expatriés de Russie les portes de son territoire, de ses universités, de ses instituts techniques, industriels et commerciaux, œuvres humanitaires, sans doute, mais aussi placements d'économies avisées et vues profondes de stratèges avertis.

Au mois d'avril dernier, nous écrivions en parlant de la Ruhr: "C'est sur ce paradis terrestre de l'industrie houillère, métallurgique, chimique, l'empire tout entier. S'ils cèdent à cette bonne inspiration, ils acquerront les mêmes titres à la reconnaissance du monde civilisé que le Cabinet de Londres et les représentants du sabbat féin."

AIDONS LA POLICE A SECOURIR LES AVEUGLES



LE DECES DE M. KREBS

Nos lecteurs auront appris avec regret le décès de M. William E. Krebs, survenu le 24 décembre dernier, à son domicile à la Nouvelle-Orleans, où il s'était fixé, à la suite d'une longue carrière consacrée au journalisme.

M. William Krebs s'était fait connaître notamment par la création du journal "Lake Charles American Press," qu'il dirigea pendant de longues années.

Il quitta cette direction dans les premiers mois de 1917 pour prendre celle d'"Abeille de la Nouvelle-Orleans," qu'il conserva pendant près de deux années, au bout desquelles il se décida à rentrer dans la vie privée.

Polemiste convaincu et ardent, dès qu'il s'agissait d'une juste cause ou d'une question d'intérêt public, M. William Krebs laissait, dans l'esprit de nos concitoyens, à la pensée de qui nous sommes heureux de nous associer, le souvenir d'un homme de bien, dans toute l'acceptation du terme.

L'Etat Libre d'Irlande

Les Irlandais auront un Etat libre, jouissant de tous les attributs de la souveraineté, mais un à l'Empire britannique par l'allégeance au roi George V. et à ses héritiers et par une alliance permanente qui permettra au gouvernement britannique d'user des ports irlandais et des autres facilités dont il aura besoin pour la défense de l'Empire. Une annexe spéciale des "facilités." L'Etat libre d'Irlande est placé sur le même pied que le Canada qui, de tous les Dominions britanniques, est celui qui bénéficie de la plus large indépendance, puisqu'il possède un agent diplomatique à Washington et des commissaires généraux dans différents pays, en France par exemple. Un gouverneur général représentera la Couronne à Dublin dans les mêmes conditions qu'à Ottawa. On sait que ce haut fonctionnaire est purement décoratif et n'exerce aucune influence politique. Mais il symbolise l'union de l'Empire, et ce symbole à la plus grande importance dans un immense empire dont plusieurs parties n'ont plus guère de commun que le souverain. Les relations entre l'Irlande et l'Angleterre ne correspondront, il est vrai, à aucune des formules consacrées par le droit international. Mais elles s'adapteront aux volontés réciproques et aux faits: c'est le point capital.

Les organes conservateurs protestent contre la convention en objectant qu'à la différence des autres Dominions, unis à l'Empire par une bonne volonté commune, l'Etat libre d'Irlande d'inspire d'un esprit traditionnel d'hostilité envers l'Angleterre. L'objection semble mal fondée. L'hostilité des Irlandais était provoquée par le régime arbitraire qu'ils subissaient depuis des siècles. Elle disparaît en même temps que l'arbitraire. L'Irlande et la Grande-Bretagne ont trop d'intérêts économiques communs pour que les rapports entre elles ne deviennent pas sincèrement amicaux dès que les Irlandais pourront se gouverner à leur guise. La convention du 6 décembre n'impose au nouvel Etat aucune servitude gênante. Elle règle équitablement la question financière. Elle oblige seulement l'Irlande à ne pas entretenir des forces ou établissements militaires proportionnellement plus considérables que ceux de la Grande-Bretagne, en égard aux populations des deux pays. Cette précaution n'a rien d'offensant ni de dangereux. On n'aperçoit donc pas de motifs sérieux pour que la vieille amitié des Irlandais survive à la domination qui la justifiait.

D'ailleurs la langue de la presse des deux côtés du canal de Saint-Georges encourage l'espoir d'une réconciliation. Les félicitations chaleureuses de George V à M. Lloyd George ont certainement modéré l'irritation des conservateurs. Tout en exhalant son mécontentement, le Morning Post retient ses malédictions. Si le souverain se réjouit de la forme d'allégeance adoptée et des conditions de l'accord, on ne saurait être plus royaliste que le roi. Les orangistes sentent tout appui leur échapper. Leur mauvaise humeur ne se traduit ni en déclamations, ni en gestes. Lord Carson lui-même s'abstient de prêcher la résistance; il conseille la réflexion. La réflexion ne peut manquer de conduire les orangistes à la résignation. Puisqu'un délai leur est accordé pour adapter, d'un commun accord avec les Irlandais, l'Ireland Act de 1920 au nouveau statut de l'Irlande, il ne leur reste qu'à profiter de cette faculté pour sauvegarder leurs intérêts particuliers sans essayer de mettre en échec la convention du 6 décembre. C'est ce qu'ils peuvent faire de mieux dans leur propre intérêt, dans celui de l'Irlande et de

A. G.

qu'on planté leurs tentes les Krupp, Thyssen, etc. Ils y restent en maîtres. De ce fait, l'Allemagne est domiée par une oligarchie industrielle et financière dont la puissance économique s'est muée en une irrésistible puissance politique. Cette féodalité nomodernne dicte ses volontés au gouvernement du Reich. Et, comme conclusion, nous demandons aux Alliés de "mettre la main au collet" de ce pouvoir féodal.

Les événements dont nous sommes aujourd'hui les témoins impatientés justifient rigoureusement et illustrent souverainement les prévisions et les doctrines que nous avions exposées en avril dernier. Nous assistons à la défaite de l'ultimatum du mois de mai, dont nous avions, en son temps, dénoncé les dangers et le néant.

Par leur attitude intransigente et décisive, les grands industriels allemands ont nettement marqué la place prépondérante qu'ils occupent dans le gouvernement de l'Empire et que nous avions déjà signalée. Les Stinnes, les Thyssens, les Haniel, les Krupp, etc., se dressent, unis, devant l'Europe occidentale et orientale dans la puissance incomparable d'une expansion économique essentiellement basée sur les efforts réglés d'une main-d'œuvre laborieuse, vigoureuse, disciplinée, et en quelque sorte, débordante. En dépit des vicissitudes passagères de l'heure présente, l'avenir, disent-ils, appartient à cette population en progression continue, dont les nombreux enfants grouillent, pour ainsi dire, dans les rues et les carrefours des cités entassées et dans le libre espace des champs scientifiquement cultivés. Il suffit, pensent-ils, de gagner patiemment, laborieusement, adroitement, l'heure prochaine ou la lassitude d'un peuple qui ne transmet la vie que très parcimonieusement et la faiblesse d'un pouvoir qui a horreur des complications, permettront toutes les tentatives.

En attendant, une presse abondante et richement dotée, des conférenciers adroits, des tracts multipliés, en un mot, une propagande largement articulée, s'active à la survivance et au développement de ce dessein fixé, enraciné dans les esprits et les coeurs allemands la revanche militaire. Et pour ne négliger aucun facteur des succès escomptés, l'Allemagne ouvre toute grande aux expatriés de Russie les portes de son territoire, de ses universités, de ses instituts techniques, industriels et commerciaux, œuvres humanitaires, sans doute, mais aussi placements d'économies avisées et vues profondes de stratèges avertis.

En attendant, une presse abondante et richement dotée, des conférenciers adroits, des tracts multipliés, en un mot, une propagande largement articulée, s'active à la survivance et au développement de ce dessein fixé, enraciné dans les esprits et les coeurs allemands la revanche militaire. Et pour ne négliger aucun facteur des succès escomptés, l'Allemagne ouvre toute grande aux expatriés de Russie les portes de son territoire, de ses universités, de ses instituts techniques, industriels et commerciaux, œuvres humanitaires, sans doute, mais aussi placements d'économies avisées et vues profondes de stratèges avertis.

Au mois d'avril dernier, nous écrivions en parlant de la Ruhr: "C'est sur ce paradis terrestre de l'industrie houillère, métallurgique, chimique, l'empire tout entier. S'ils cèdent à cette bonne inspiration, ils acquerront les mêmes titres à la reconnaissance du monde civilisé que le Cabinet de Londres et les représentants du sabbat féin."

A. G.

Le Quartier Latin de New-York

C'est là que se passe la pièce "The Greenwich Village Follies," qui sera jouée au théâtre St. Charles à partir de dimanche soir, le 15 janvier, pour toute une semaine.

C'est une pièce dans laquelle sont mêlés le magnifique et le grotesque, l'artistique et l'ordinaire, l'antiquité et l'ultra-moderne. C'est un amusement très original, quelquefois bizarre, car la pièce est surtout basée sur les mœurs des habitants du quartier latin de New-York: Greenwich Village.

Les mises-en-scènes, qui sont dues au talent exceptionnellement artistique de M. John Murray Anderson, sont merveilleuses. C'est une représentation attrayante, magnifique et comme l'on dit en anglais "It's so different."

Cette revue est faite pour satisfaire tous les goûts.

Si tout copin a sa copine, il suit tout honnêtement que chacun a sa chacune.

CE QUE J'AI VU EN RUSSIE ROUGE

PETROGRAD

On ne marche pas, dans Petrograd, on erre. Trois cent mille personnes ne sont pas les voitures qui les ont égarées: il n'y en a pas... mettons qu'il y en ait quatre, oui, quatre voitures pour la capitale de la Russie, pour Petrograd (deux millions d'habitants en 1914). C'est le typhus qui, passant par là et dévorant ces trois cent mille recoquevillées sous la faim et le froid, s'est mis à jouer avec eux. Il en a abattu sans fatigue quatre-vingt mille par mois.

Les traveaux, les plats-formes des trains charrièrent en tas ces cadavres, par les rues, vers la fosse commune. Les chevaux sont tombés, tombés de faim, comme des hommes, et sur place ont été dépecés. Les chiens ne sont plus, ils ont tenu longtemps.

—Nous n'aurions jamais cru que nos chiens pussent souffrir avec tant de honte dans les yeux, disent leurs maîtres, se souvenant.

Plus de chats, même maîtres. Plus un seul des innombrables pigeons, oiseaux sacrés pour les orthodoxes, qui peuplaient la capitale. Ont-ils émigré? Ont-ils été mangés, malgré qu'ils fussent le Saint-Esprit? On n'ose se prononcer.

Les maisons sont salées, fanées, souillées. On n'y pénètre plus que par l'escalier de service; la porte principale (c'était du luxe) est condamnée. Un coup d'œil dans les cours, les escaliers, et immédiatement vous vous mettez sur la pointe des pieds: on ne marche pas carrément dans semblable ordure. Banques, hôtels, grands comptoirs, restaurants, tout ce qui fut immuable public n'est plus que égernes, hôpitaux, entrepôts, débris. Le Crédit Lyonnais est un dépôt de bois. C'est sur la Newsky qu'il faut contempler la catastrophe. Il faudrait pouvoir jeter sur ce papier, à la fois, tout ce qui bondit aux yeux, les passants et les choses. Commençons par les choses, les passants viendront après. Ah! les passants de Petrograd!

Plus de commerce, partant plus de magasins. Ce n'est pas le blocus, ce ne sont pas les circonstances qui ont bouclé les boutiques, ce sont les principes. Les boutiques ne se sont cependant pas envolées; elles sont là, beautés, le long de la Perspective. Plus de commerce, distinctions, quelle erreur! A cette vitrine, on jadis on vendait de la lingerie, voilà ce que l'on propose: de vieux boudoirs, des assiettes fendues, des bas noirs repissés de gris, des canifères de maisons de champagne (trois mille roubles, l'un de ces canifs). Dans une autre, jadis boutique, des sacs à provisions (comme s'il y avait des provisions!), rapiécées et surpiécées. Plus loin, des peignes dentés; plus loin, de la pile, de la vraie paille (cela dans une expâtisserie); plus loin (alors, là, et c'est comme si, subitement, vous rencontriez un voyageur en smoking au centre du Sahara), des parfums: Mon Révé (seize mille roubles), Idéal Révé (dix-huit mille roubles). Cynique ainsi que les menus d'autrefois de 1912, de 1913, affichés par dérisoire, sur leur carton doré, aux volets parlant: aux vitres (il y a beau temps que les volets, de même que

les pavés, de même que vingt mille maisons de bois, ont flambé dans les cheminées), aux vitres de la Newsky où le ventre creux, la face cirreuse, vont les passants. la chaîne au cou.

En octobre 1917, les bolcheviks, prenant le pouvoir, ont saisi Petrograd, l'ont comme pendue à un crochet et l'ont georchée de sa civilisation. Petrograd n'a conservé de son ancien rang de ville que le tracé de ses rues. Sur leur front, les Anglais, quand un village avait disparu, plantaient à sa place un poteau où était écrit: "Ici était tel village." Là, ce sont les palais qui proclament: "Ici était une capitale." Quand vous vous promenez, vous ne demandez plus à votre compagnon, en passant devant ce jardin ou ce monument: "Qu'est-ce que c'est?" mais: "Qu'est-ce que c'était?" C'est n'est plus une cité du XXe siècle, c'est une agglomération d'hommes luttant non pour la vie, mais contre la mort. Les sept cent mille habitants qui tiennent encore n'ont plus d'autre but dans l'existence que la recherche immédiate de la pâture. Affamé, pour conquérir une maigre proie qui le soutiendra encore, chacun traîne péniblement ses pas à travers la déchéance. L'homme est redevenu un loup pour l'homme.

Personne dans la rue, hommes ou femmes, vieux ou jeunes, qui n'ait à la main un récipient, ou, sur le dos, une besace. A Paris, nos dames ont des petits sacs; ici, elles sortent avec des paniers ou des brocas: elles vont à la soupe commune ou en reviennent. Sur cette Newsky (nos boulevards), les gens circulent, portant l'infâme bouillon dans des seaux hygiéniques. On n'attend pas d'être rentré chez soi pour l'engouliner; on mange, on boit à l'endroit même où l'on tombe sur sa pittance, comme les animaux.

Deux années de noire misère, de terreur ont abattu tous préjugés. Quand un mortel heureux est rencontré traînant des pommes de terre, tous, intellectuels, bourgeois, employés, tous les ci-devant échappés au bain du sang se précipitent sur lui, demandant:

— Où les avez-vous trouvées?

Si c'était par la mise, et uniquement par elle, qu'on reconnût les classes, la lutte des classes serait close dans la dictature du prolétariat. Il n'est plus que de vieux vêtements: quand on en voit de neufs, ils sont taillés dans des rideaux. Un costume: cent mille roubles. Et il faut s'inscrire. Des souliers, il n'y en a plus. Comme faire laver son linge, c'est réclamer la lune, le linge est porté plus longtemps noir que blanc. Ah, les passants! Non, ils ne meurent pas de faim dans la rue—on ne meurt pas de faim comme cela—mais ils s'achèment vers la mort par la famine. Ce n'est pas une rareté d'en rencontrer appuyés contre un mur, le temps de laisser passer un étourdiement. Et ces grandes dames signalées par tous les correspondants, dès le début du cyclone, vendant, sur la place publique, d'un air crucifié, leurs anciennes richesses, elles y sont encore, mes chères confrères. Elles en sont à leurs dernières dentelles. Et, écumante mascarade, la fille de vaisselle, basse sur pattes, se promène toujours, un splendide manteau de vision sur le dos, balayant le trottoir, au bras de son homme.

Faits Divers

L'imagination recule, impuissante, devant l'effort, à faire pour peindre le monde comme il aurait été sous la domination du militarisme allemand, de l'impérialisme allemand, du matérialisme allemand. — Nicolas Murray Butler.

Une conférence d'astronomes se réunira en avril, au Vatican, pour reformer le calendrier actuel. Il est question d'assigner une date fixe à toutes les fêtes et de créer une année de 32 semaines justes. Il va sans dire qu'avec un tel système, une foule de complications inutiles vont disparaître.

Souhaitons de voir mentir, cette année, le vieux proverbe français qui dit: "Plus de janvier remplit les cimetières."

L'ex-kronprinz Ruprecht de Bavière ne croit pas qu'on puisse supprimer la guerre, mais il est d'avis que les nations devraient s'entendre pour rendre celle-ci plus humaine, en abolissant le lancement des bombes du haut des airs, l'usage du gaz, les sous-marins et les blocus de famine. "Le guerrier prussien de la grande guerre a de fort bonnes idées. Seulement, les Alliés ont bien le droit de se demander quelle confiance ils pourront avoir en une telle convention signée par l'Allemagne, le pays des chiffons de papier."

Berlin.—D'après un journal de Haute-Silésie qui vient d'être reçu à Berlin, les jeunes Allemands de cette région ont recommencé à couper les cheveux des jeunes Allemands qui se promènent avec des "soldats ennemis des troupes d'occupation."

MOSCOU
Il semble d'abord une ville qui n'aurait pas été nettoyée depuis des années.

Les coupes d'or de ses églises sans nombre resplendissant au soleil, tels de fastueux turbouches de nabab, écrasés insolemment, comme un passé trop haut pour qu'on ait pu l'atteindre, cette misère nouvellement régnante.

Au centre, entouré d'abord au loin de sa ville blanche, plus près de sa ville de Chine, bien ramassée dans sa muraille crénelée, le Kremlin, à son étage de jadis, ajoute son étage d'aujourd'hui. C'est dans deux pièces du troisième étage de son palais impérial de justice que, cloîtré, son chat sur les genoux, ses yeux asiatiques mi-fermés, Lunine réve, C'est dans une de ses villas, à l'ombre de la tour d'Ivan le Terrible, que Trotski, chaque fois que la porte de la grille qui ceinture la Russie est sur le point de céder, donne au régime, de sa poigne inflexible, de formidables tours de clé. C'est dans sa "maison des menus folies," où les tsars, au temps révolu, venaient oublier les pompes du couronnement, que Lounatcharsky, méthodique, dresse la nouvelle charte de l'intelligence!

Paris.—Suivant une dépêche de Berlin au "Matin," on a découvert à Gerlitz, en Silésie, un dépôt clandestin de matériel de guerre, notamment 3,500 fusils-mitrailleurs, 315 tubes pour mitrailleurs et 139 baïonnettes.

A la France, qui réclame 90,000 tonnes de sous-marins, les Etats-Unis ne paraissent vouloir accorder que 31,000 tonnes. Quand le Japon déclare lui-même que 54,000 tonnes sont nécessaires à sa sécurité nationale, il nous semble que la France, qui a des colonies aux quatre coins du globe et qui est baignée par trois mers, a des droits pour le moins égaux à ceux du Japon.

Suivant une dépêche de Bruxelles, un concert exécuté à Paris au poste de la Tour Eiffel a été transmis par la radio-téléphonie à Bruxelles, où l'audition a été excellente.

La frontière du Canada et des Etats-Unis n'est nullement protégée. On peut la suivre d'un bout à l'autre sans rencontrer un soldat, sans voir un seul fort.

Paris.—Le résultat officiel du recensement général de 1921 de la population de la France, y compris l'Alsace et la Lorraine, donne 39,402,739, dont 1,550,449 étrangers. Le recensement de 1911 avait donné 39,604,992, dont 1,132,696 étrangers.

DANS L'ADOLESCENCE

Je me souviens d'un jour de ma seizième année,
Où, malade et pensant mourir,
Je sentais s'installer sur mon âme étonnée
Le destin qui fait obéir.

Je regardais les cieus par la fenêtre ouverte;
Le ciel bleu, d'un si haut jet,
Reposait sur le soir ses branches inertes
Qui semblaient prier. Je songeais.

Des oiseaux aux longs cris allaient rafler dans l'ombre
Les derniers parfums engourdis;
Deux étoiles naissaient, humectant l'azur sombre.
Je me disais: "Le Paradis,
C'est de suivre l'oiseau et de joindre l'étoile."

Et d'appartenir à l'éther."
Et mes forces cédaient comme on défait un voile,
Je me mélangais avec l'air.

J'entendis un râteau faire au bord des pelouses,
Parmi les graviers murmurants,
Son bruit hissé et perlé. Je n'étais pas jalouse

De la vie, en mon cœur mourant!
Puissé-je ainsi mourir, sans crainte et sans supplice,
Le soir calme d'un jour d'éché,Et retrouver, au bruit d'un jardin qu'on raitasse,
Cette palenne sainteté.

COMTESSE DE NOAILLES.

bouscule à la sortie: ces soirées-là pas la salle, la scène—c'est tout ce qui demeure de l'ancien temps. C'est la seule voix qui leur parle encore du passé.

ALBERT LONDRES.